

PAUL VERCHÈRES

# La femme-panthère



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-045

# **La femme-panthère**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 573 : version 1.0

# **La femme-panthère**

Collection *Guy Verchères*  
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

# I

Rouge.

Rouge couleur de sang.

Le rouge ardent des sanglantes horreurs.

Le rouge qui était, en ce jour-là, la terrible couleur se répandant sur Métropole.

La terreur, l'horreur et le sang.

Fauchées par cette ombre mystérieuse qui surgissait de nulle part et tuait par goût de tuer, par amour du sang et de la mort, les victimes impuissantes se chiffraient déjà à dix.

Hommes et femmes, enfants et vieillards, personne n'était sauf, tous étaient des cibles.

Le premier crime avait éveillé l'attention.

Un homme marchait paisiblement dans le parc des Aulxnes.

Un homme sans ennemis connus, retiré des

affaires, vivant une vie simple avec sa femme et une fille âgée.

Il marchait, le soir, dans le parc des Auxlnes, non loin de sa demeure quand tout à coup une ombre surgit d'un bosquet.

L'homme eut un cri, mais le parc était désert, et il ne fut pas entendu. Alors une brève lutte s'ensuivit, quelques gémissements, et tout à coup un râlement rauque.

L'homme était mort.

Mais la mort était horrible.

Le criminel avait saisi sa victime, et il l'avait maîtrisée jusqu'à lui tenir le corps entre ses jambes, puis d'un terrible coup de couteau, il lui avait tranché la tête.

L'ombre avala le meurtrier, qui disparut sans laisser une seule trace susceptible de le faire reconnaître.

Le cadavre resta là, dans l'allée, première victime d'une série de meurtres grotesques, épouvantables, qui jetèrent l'épouvante chez les citoyens de Métropole, et soulevèrent une

tempête de protestation auprès de la police impuissante à trouver l'auteur de ces odieux forfaits.

Et il y avait cause.

Lorsque l'inspecteur Belœil, de l'escouade, décida de confier cette cause-mystère à Guy Verchères, les meurtres s'élevaient déjà à dix.

D'abord le vieillard retiré, assassiné dans le parc des Aulxnes.

Puis une femme tuée chez elle, en plein jour, alors qu'elle était à vaquer à ses occupations.

Les voisins n'avaient rien entendu, vu personne.

Ensuite, en succession rapide, deux enfants, un garçonnet de dix ans et une fillette de huit.

Un jeune homme occupé à pêcher au bord d'une petite rivière, non loin de Métropole.

Deux jeunes filles. La première alors qu'elle retournait chez elle, tard le soir. Elle fut tuée sur la rue, à un endroit ombragé et noir. La deuxième dans un magasin où elle travaillait, à une heure du jour où il n'y avait pas de clients. L'assassin

l'avait entraînée à l'arrière de l'établissement, et il l'avait assassinée.

Un autre homme.

Un gardien de nuit.

La tête tranchée à son travail, vers trois heures du matin, si on en jugeait par l'horloge de poinçonnement vérificateur.

Un bébé d'un an, dans son carrosse. Meurtre horrible, révoltant...

Puis une vieille femme qui tricotait tranquillement sur une véranda entourée de vigne, où l'on ne voyait pas de la rue.

Finalement, et ce fut alors que Belœil alerta Guy Verchères, un garçonnet couché chez lui.

Ses parents étaient partis au cinéma.

Il dormait paisiblement.

La bonne dormait aussi, en bas.

La fenêtre de la chambre était ouverte, et on suppose que le criminel entra par là.

Quoi qu'il en soit, quand les parents revinrent de leur soirée, ils trouvèrent l'enfant mort, la tête

tranchée.

La tête tranchée comme l'était celle de tous les cadavres, de toutes les victimes.

C'était la caractéristique principale des crimes

Tête tranchée, l'absence de résistance effective, et l'admission du personnage dans les endroits les plus privés.

Et c'est ce que fit d'abord remarquer Verchères à Belœil.

L'inspecteur, ne sachant plus où donner de la tête, et considérablement énervé par la campagne de protestations déclenchée par les journaux, s'était finalement décidé à appeler Guy Verchères.

Verchères, ex-cambrioleur, ex-escroc de grande classe, s'était converti un jour, et voilà qu'il vivait une vie droite et rangée, exempte de toute entreprise déshonnête.

De temps en temps, il aidait la police.

C'était toujours lorsque celle-ci, impuissante, devait recourir aux services d'un homme spécialisé dans le mystère.



Et Verchères possédait des dons incalculables dans ce domaine.

Lui-même fort connaisseur des procédés criminels, il savait aussi de quelle façon l'intelligence d'un criminel fonctionne.

Il lui arrivait souvent de pouvoir PRÉVOIR ce que ferait un être traqué...

Quand Belœil lui soumit le problème, Verchères accepta volontiers de joindre ses talents à ceux de la police.

– D'autant plus, dit-il à Belœil, que j'étais profondément intéressé à ce maniaque.

– Qui ne le serait pas...

– Je me demandais, d'abord, si nous avions affaire à un sadique sexuel, mais ensuite...

Belœil secoua la tête...

– Non... Le type est essentiellement un sadique, mais il n'est pas un maniaque sexuel. L'autopsie a prouvé qu'aucune des jeunes filles ou des enfants assassinés n'avaient été criminellement attaqués.

Verchères était pensif.

– Et vous ne possédez aucune piste... Les journaux, pourtant...

– Les journaux... il faut bien leur dire quelque chose. Nous disons aux journaux que nous tenons une piste, mais c'est faux. Nous ne savons rien sur le criminel.

Verchères se leva.

– Je voudrais voir toutes les photos, tous les documents se rattachant à ces crimes...

– Certainement, je vais te le faire apporter.

Comme Belœil allait soulever le récepteur téléphonique pour demander qu'on apporte le dossier de ces crimes, l'appareil sonna.

– Allô !

Belœil répondit d'une voix lasse... Mais tout à coup son visage revêtit toutes les apparences de la plus grande consternation.

– Quoi ? Encore... Oui, très bien, nous y allons...

Verchères s'écria, dès que Belœil eut refermé

l'appareil...

– Un autre ?

Belœil fit signe que oui.

– Un autre, en effet. Un homme assassiné alors qu'il passait dans le tunnel du parc Mission, ce tunnel qui sert aux enfants pour traverser la rue...

– Oui, oui...

– Il a été assassiné là-dedans, il y a une demi-heure à peine...

Belœil se leva, sonna ses hommes...

– Viens, dit-il à Guy Verchères, allons-y.

## II

Le meurtre était horrible.

Sanglant et horrible. Un meurtre comme il s'en conçoit dans les livres, mais comme la police a rarement à en solutionner.

Du sang, un cadavre horriblement mutilé, une foule dans laquelle une personne sur deux vomit de dégoût, des reporters au visage pâle et nerveux devant un tel spectacle, des policiers qui essaient de garder le calme...

Mais surtout, surtout, ce que Belœil remarqua...

Ce qui était évident dans chaque visage...

Ce qui était là, dans les yeux, qui se lisait dans le pli de la bouche...

LA PEUR.

Suis-je la prochaine victime ?

L'un de nous est-il le criminel ?

Qui est-il ? Où se cache-t-il ? Ne me sautera-t-il pas sur le dos à tout instant ?

La peur complète et absolue.

La peur née surtout du mystère, de cette ignorance qu'on était des habitudes, de sa cachette.

Il devenait évident qu'il frappait n'importe où, n'importe qui...

Mais qui serait le prochain ?

Lui ? Elle ?... MOI ?

Cela était surtout la nervosité des geais. On sentait qu'à lui seul, cet homme jetait une immense panique de par la ville, et que bientôt, la panique pouvait se changer en hystérie.

Et Belœil avait énoncé ses craintes...

– Vois-tu, Guy, le public va s'énerver. Si nous n'arrivons pas à mettre la main sur le criminel, bientôt, ce sera le peuple qui essaiera de trouver l'homme. Nous commencerons à avoir des indications, des dénonciations, des tuyaux, des

indices. Mais tous ces indices, fruits de rancœur, d'imagination, de haine d'un homme ou d'une femme pour son voisin, son chambreur, sa connaissance ou son compagnon de travail.

Nous chercherons à suivre ces indices, ils ne mèneront à rien.

Puis, le peuple, toujours de plus en plus monté, ira jusqu'à prendre la loi entre ses mains.

C'est de ça que j'ai peur.

Quand je vois le visage des citoyens, quand je vois leur peur, leur nervosité, leur état de tension, je prévois le danger.

Ici et là on trouvera des gens susceptibles d'être l'assassin, et on ne se préoccupera plus d'avertir la police...

« La police, dira-t-on, ne nous croit pas. »

Et alors on punira directement les présumés assassins. Nous aurons de la violence et du lynching dans nos rues...

Et les victimes seront innocentes, j'en suis certain...

– Mais, dit Guy Verchères, la nervosité du peuple n'est pas rendu à ce point ?

– Elle l'est, avait dit Belœil, et je m'attends à de la violence d'une heure à l'autre...

Et en voyant le visage des gens entourant le cadavre de la plus récente victime de la Terreur Rouge, comme les journaux nommaient ce maniaque, Guy Verchères comprenait que Belœil avait raison.

La violence pointait à l'horizon.

Et l'on se verrait peut-être très bientôt en face de lynchings de victimes innocentes par des foules hystériques.

Il fallait à tout prix faire quelque chose...

Guy examina le tunnel.

Haut, bien éclairé à l'aide de lampes fluorescentes, qui jetaient une lueur bleuâtre sur la scène.

Des longs murs de béton gris...

À chaque bout l'ouverture où brillait un soleil jaune.

Une lumière tranchant étrangement sur le bleu électrique de l'éclairage du tunnel.

Une vingtaine de personnes.

Des témoins...

Des policiers...

Des journalistes accourus à la hâte...

Des enfants.

Les témoins n'étaient réellement pas des témoins.

Il y avait un homme qui avait vu la victime entrer dans le tunnel.

Il y avait celui qui avait découvert le cadavre.

Mais personne n'avait vu le meurtrier.

Pourtant, dans l'esprit de Guy Verchères, roulait la pensée que parmi tous ces gens, quelqu'un, au moins UNE personne aurait vu sortir le meurtrier.

Seulement, il se pouvait que le témoin possible n'ait pas reconnu le sadique pour tel, et n'y ait porté aucune attention...



Guy s'adressa à tous, après avoir imposé le silence...

– Écoutez, je veux parler à tous ceux qui ont vu entrer la victime, ceux qui auraient surveillé l'une ou l'autre des entrées du tunnel, ceux enfin qui seraient susceptibles de savoir qui y est entré et qui en est sorti durant le temps où se commettait le meurtre...

Trois ou quatre hommes s'avancèrent, et une femme.

Un enfant même...

– Venez, leur dit Guy, allons au dehors, à la voiture de la police, je veux causer avec vous tous.

Ils le suivirent docilement.

### III

Guy s'installa sur le siège d'arrière... un homme chaque côté de lui, un autre en avant, la femme en avant, l'enfant sur un marchepied et l'autre accoudé à la vitre.

Les vitres baissées, il dit :

– Voilà, nous allons pouvoir causer pendant que la police fait ses constatations.

Il alluma une cigarette, après en avoir offert à la ronde.

Guy, grand et brun, bel homme, visage sympathique, regard franc et ouvert, et doigté infini quand il s'agissait de tirer les vers du nez à quelqu'un, se mit en devoir d'explorer un peu les souvenirs de ces gens.

– D'abord, qui de vous a vu entrer la victime dans le tunnel ?

– Moi, dit un homme.

– Comment vous nommez-vous ?

– Agénor Papineau. Je reste ici, dans la maison en face.

– Vous avez vu entrer la victime ?

– Oui.

– Où étiez-vous ?

– Sur mon balcon.

– Comment savez-vous que c'est la victime que vous avez vue ?

L'homme eut un geste montrant l'évidence.

– Je l'ai reconnue...

– Racontez-moi ce qui s'est passé ?

– J'ai vu cet homme qui marchait vers le tunnel. Je l'ai remarqué, parce que c'était le premier homme qui entrait.

– J'étais assis dehors, à respirer un peu de bon air, là depuis longtemps... au moins deux heures...

– Quelle heure était-il à ce moment ?

– Trois heures. Vous voyez la grosse maison d'école là-bas ?

– Oui.

– Il y a une horloge publique dans la tour.  
Trois heures y sonnaient...

– Bon.

– J’ai vu entrer l’homme, et je me suis amusé à regarder combien de temps il mettrait à entrer dans le tunnel, le traverser et en sortir à l’autre extrémité...

– Ah, vous voyez les deux entrées ?

– Oui...

– Et... ?

– Cinq minutes au moins se sont écoulées et il ne sortait pas... Puis, un homme est entré à l’autre bout... Deux minutes plus tard l’homme sortait en courant et il criait qu’il y avait un cadavre dans le tunnel...

– Qui était cet homme ?

Agénor Papineau montra un des occupants de la voiture.

– C’est lui...

– Bon, bon, bon !...

Guy se plissa les yeux un moment. La chose allait bien...

– Dites-moi, monsieur Papineau, lorsque vous avez surveillé les deux entrées du tunnel, y est-il entré quelqu'un ?

Papineau secoua la tête.

– Non, monsieur.

– Vous en êtes certain ?

– Pas mal certain, oui.

– Vous pourriez le jurer ?

– Ah, ça, je le sais pas. On pense qu'on a vu personne, mais dans le fond, les yeux peuvent nous avoir zigzagué une seconde...

– Mais en autant que vous vous souvenez, il n'est entré personne...

L'enfant, un petit garçon d'environ dix ans, émit soudain une opinion en s'adressant à la femme.

– Moi, je dis que c'est la femme qui avait une bouteille d'eau... c'est elle qui a fait ça...

Guy sursauta.

– Quoi, qu'est-ce que tu dis, mon petit ?

– Je dis que c'est la femme avec une bouteille d'eau...

– Tiens, tiens, tiens... Tu vas m'expliquer ça, toi...

– C'est bien simple, monsieur, je jouais à l'entrée du tunnel, et puis il y avait une femme assise sur un banc qui me regardait faire...

– Une jeune femme ?

– Assez, l'âge de maman, à peu près...

Guy sourit.

– Et quel âge à ta mère ?

– Il paraît qu'elle a trente-cinq ans... c'est ce que j'ai entendu dire...

– Cette femme-là avait trente-cinq ans ?

– À peu près, oui.

– Et ensuite ?

– J'étais à jouer, alors elle m'a appelé près d'elle, elle voulait que j'aille au robinet public, dans le parc, pour lui remplir une bouteille vide

avec de l'eau.

– Quelle sorte de bouteille ?

– Une bouteille de bière vide.

– Tu y es allé ?

– Oui.

– Et c'est tout ?

– Je le sais pas... Quand je suis revenu elle a pris la bouteille, mais elle regardait surtout un homme qui entrait dans le tunnel...

– C'était moi, dit une voix...

Verchères regarda...

L'homme qui venait de parler était celui qui avait découvert le cadavre...

Il s'essuyait le front où perlait de la sueur.

– C'était moi, répéta-t-il. J'ai remarqué cette femme. Elle recevait cette bouteille de bière où il semblait y avoir de l'eau, des mains de ce petit garçon... Elle m'a regardé d'un air tellement étrange... ça m'a fait quelque chose de drôle au creux des épaules...

Verchères, tête basse, réfléchissait...

– Continue, petit, dit-il enfin.

– C'est tout, monsieur. Elle s'est levée, et puis elle a suivi ce monsieur-là dans le tunnel...

– Tout de suite après ?

– Non... quelques minutes seulement... disons une centaine de pieds en arrière de lui... comme si elle le laissait descendre, puis faire la moitié du tunnel avant de partir puis d'entrer elle aussi...

Verchères regarda Papineau...

– Avez-vous eu connaissance de ça ?

– Non, seulement de l'homme qui sortait en criant...

Verchères se tourna vers les autres...

– Et parmi vous ?

La femme fit oui de la tête.

– Moi j'en ai eu connaissance...

– Qui êtes-vous ?

– Je suis la mère de ce petit garçon...

– Ah ?



– Oui, et c'est moi qui lui ai conseillé de vous raconter ça... C'est peut-être sans importance, mais d'un autre côté, même sans comprendre... je me demande... ?

– Avez-vous eu connaissance de ce type qui est sorti en criant qu'il avait découvert un cadavre, ce monsieur ici ?

– Vaguement. J'ai vu quelqu'un qui courait là-bas...

– Et la femme, qu'est-elle devenue ?

– Je regardais... vous comprenez, j'étais curieuse... Elle est sortie un peu après celui qui courait, ce monsieur-là, et puis elle s'en est allée tranquillement.

Verchères devient pâle...

– Tranquillement, avez-vous dit ?

– Oui...

– Ce n'est pas une illusion d'optique ? Vous en êtes certaine ?

– Certaine, monsieur.

Verchères se mit les mains sur les genoux.

– Merci, messieurs, madame... merci beaucoup... Je crois que le fait de savoir que cette femme marchait tranquillement et qu'elle avait une bouteille d'eau quand elle est entrée dans le tunnel est d'un secours précieux... Au moins, je puis maintenant orienter mes recherches.

Guy se tourna vers celui qui avait découvert le cadavre.

– Vous, monsieur, seriez-vous assez bon de vous tenir à la disposition de la police, dans le tunnel... Ils auront à vous questionner encore, probablement au sujet de la position du cadavre, qui est importante...

Puis, se tournant vers la mère et le petit garçon...

– Nous aurons besoin de vous pour nous donner une description aussi fidèle que possible de cette femme que vous avez vue entrer...

– Mais, dit l'un des hommes, comment cette femme ?

– Simple, dit Guy, et je ne voudrais pas qu'on crie à une arrestation... Je voudrais tout

simplement questionner cette femme comme témoin. Mais je crois, continua-t-il d'un air songeur, que cette affaire de marcher tranquillement est de tout première importance...

– Sans oublier la bouteille d'eau ? répéta le petit garçon...

– Sans oublier cette bouteille d'eau, mon petit...

Puis Guy sortit de la voiture...

– Je vous remercie tous, veuillez descendre dans le tunnel et donner vos noms à l'inspecteur Belœil, qui en aura besoin...

– Pour ma part, je dois continuer mon enquête ailleurs, conclut-il...

Les hommes non questionnés protestèrent...

– Mais nous ne vous avons pas encore dit ce que nous savons...

– Que savez-vous ? dit Guy... pouvez-vous ajouter quelque chose à ce qui a été dit ?

Un des hommes hésita...

– Non... non... mais nous pouvons corroborer

les dépositions... Tout s'est passé tel que décrit...

Guy sourit béatement...

– Vous voyez... j'ai bien raison...

Et sur cette remarque vague, il les conduisit dans le tunnel, puis sortit et marcha bon pas...

## IV

(Ami lecteur : À cet endroit de notre histoire, vous pouvez, si vos aptitudes à la détection sont au point, savoir dans quelle direction se portent les soupçons de Guy Verchères et quelle tournure prendra son enquête à partir de ce moment : s'il le faut, relisez, car tout y est, et il vous sera facile d'en venir à la déduction qui s'est immédiatement présentée à l'esprit du roi des détectives. )

*(suite de l'histoire...)*

Verchères, après avoir remis ses témoins entre les mains de Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides, retourna dehors.

Il lui tardait de continuer sur la piste devinée.

Il sortit et marcha à grands pas.

Un restaurant non loin lui offrit ce qu'il cherchait, une cabine de téléphone public.

Mais il n'y entra pas.

Au lieu, il alla s'asseoir sur un banc, dans le fond de l'établissement.

Jamais, dans toute sa carrière, Guy Verchères n'avait agi avec autant d'éléments de chance.

Tout était déduction, et ne s'appuyait que sur une théorie. Si la théorie s'avérait fausse... tant pis, il en était pour ses frais et devrait recommencer.

Il alluma une cigarette et attendit.

Tout à coup, le visage soucieux de Guy Verchères s'éclaira.

Un sourire se joua sur ses lèvres.

La théorie semblait bonne, car un homme venait d'entrer, et cet homme, c'était justement celui qu'attendait Guy.

Le détective extraordinaire se fit tout petit dans le fond du banc, et l'homme ne le vit pas.

Il entra dans la cabine téléphonique...

Guy ne perdit pas une seconde, il tira un papier de sa poche et un crayon.

Il avait choisi son banc afin de bien voir l'intérieur de la cabine, et de voir surtout le cadran téléphonique...

Dans la cabine, l'homme avait déposé son cinq sous et signalait, et Guy, à mesure que le doigt de l'homme composait des lettres, et puis ensuite des numéros, notait la position de chaque orifice...

Quand le numéro fut complet, Guy n'attendit pas... Il sortit. Un policier était dehors, sur le trottoir, flânant...

– Hé, police ! dit Guy.

Le policier se retourna.

– Voici mon identification...

Guy montrait son insigne spécial, passe-partout magique, sésame qui ouvrait toutes les portes...

Le policier fit un bref salut...

Guy lui donna une description de l'homme dans la cabine téléphonique...

– Je n'ai pas le temps de le suivre, je vais

quelque part et ça presse, mais vous allez le suivre ou le faire suivre. Je veux savoir où il demeure et ce qu'il a fait en sortant d'ici...

Le policier acquiesça, et alla se poster non loin du restaurant, mais d'une façon qui n'éveillerait pas les soupçons du suspect...

Guy partit, en taxi hélé là...

Normalement, il eut mieux valu que Guy restât pour suivre lui-même cet homme, mais d'un autre côté, l'autre piste, celle fournie par le numéro de téléphone, était infiniment plus importante...

Guy partit donc...

– Édifice central du téléphone, dit-il au chauffeur. Là, il grimpa deux étages et se trouva dans un étroit bureau...

– Mon vieux Raoul, dit Guy à un homme assis là, devant un pupitre, tu vas me rendre un service...

– Si je le peux, je le ferai avec plaisir, oui...

Guy lui donna le papier sur lequel était inscrit l'ordre des orifices signalés au cadran



téléphonique par le suspect...

– Je veux savoir qui détient ce numéro, et je veux connaître l'adresse...

L'homme regarda le papier...

– Cartier 2186... ouais, ouais, ouais... Un instant.

Il se leva et alla fouiller dans un livre parmi une série de treize autres...

Des grands livres attachés sur une étagère par des chaînes...

– Très précieux, dit-il à Guy en cherchant la page... Nous avons ici chaque numéro de chaque échange, et le nom de l'abonné ainsi que son adresse et sa profession...

Il trouva la page...

– Voici, la série 2000, la sous-série 100... 83, 84, 85, 86... Madame Thomas Fisher, rue Juliette, 235 rue Juliette... profession, aucune indiquée.

Guy notait...

Il se leva.

– Je te remercie beaucoup, Raoul, je savais

trouver ici ce que je cherchais... ! Tu ne le sais pas, mon vieux, mais je crois que tu as apporté, par ce renseignement, un concours précieux à la solution des meurtres de la Terreur Rouge...

– Non !

– Exactement.

– Eh, ben, j'en suis bien fier... Tu me donneras des nouvelles ?

Guy se mit à rire...

– Lis les journaux, Raoul, ils sont là pour ça, te donner des nouvelles, et je suis certain que le jour de l'arrestation de ce sadique qui sème la terreur en notre ville, les journaux vont en parler...

Il riait...

Et son copain Raoul aussi...

– J'e n'en doute pas...

Guy prit congé...

– Merci bien, vieux... et lis les journaux...

## V

235 rue Juliette était une grande maison de brique, à trois étages.

On y accédait par un monumental perron, témoin des autres décades, où la richesse se déterminait à l'énormité de la maison.

Les hautes fenêtres étaient garnies de rideaux de dentelle, aussi anciens que la maison elle-même...

Ce qui plut surtout à Guy Verchères, ce fut de voir une affiche sur la porte.

« CHAMBRES À LOUER »...

Il fit stopper son taxi un peu plus loin et s'arrêta pour penser à son affaire.

Il ne pouvait être question d'entrer dans cette maison et de demander madame Thomas Fisher...

Il fallait un autre système...

De louer une chambre le plaçait sur les lieux, mais il devenait impossible de poursuivre d'autres pistes que celle-là...

Et si, par hasard, celle-là n'était pas la bonne...

C'était un dilemme...

Guy paya le taxi et se trouva sur le trottoir, indécis, ne sachant trop que faire...

Il entra dans un restaurant, tout juste en face de la maison de chambre.

Une accorte serveuse offrit sa marchandise...

Guy dégusta une liqueur douce...

Tout à coup, il lui vint une idée...

– Mademoiselle, un instant...

La jeune fille s'approcha, tout sourire devant ce beau garçon...

– Mademoiselle, connaissez-vous la propriétaire ou le propriétaire de la maison de chambre, en face.

– Oui, monsieur.

– Quel est son nom ?

– C’est madame Léo Leblanc...

– Ah... Connaissez-vous madame Thomas Fisher ?

– Certainement, c’est une pensionnaire de madame Leblanc. Une femme assez jeune, qui vit toute seule...

– Vous la connaissez bien ?

– Elle vient souvent ici... Elle est bien gentille, et bien bonne. Elle m’a donné des souliers et des robes... Elle est bien bonne...

Guy se plissa le front...

– Vous dites qu’elle vient ici souvent ?

– Oui.

La jeune fille regarda soudain Guy soupçonneusement...

– Pourquoi voulez-vous savoir tout ça ?

Guy haussa les épaules...

– Curiosité, mademoiselle... c’est tout.

– Mais encore ? C’est pas seulement de la curiosité, pour que vous sachiez son nom... Vous

êtes pas son mari, toujours ?

– Son mari...

– Oui, celui qu'elle a laissé, parce qu'il buvait trop... ?

– Non... je ne suis pas son mari... Elle l'a laissé, me dites-vous ?

– Oui. Elle vivait avec lui à Saint-Albert, et il buvait, alors un soir il est parti sur une « brosse », et au bout de trois jours comme il n'était pas revenu, elle a mit les meubles sur un camion, elles les a vendus à Métropole, et elle est venue rester ici chez cette dame Lebanc...

– Et son mari ?

– Elle n'en a jamais entendu parler...

Guy notait soigneusement tous ces détails... Il avait soudain une idée qui pourrait peut-être lui indiquer toute la solution...

– Autre chose, mademoiselle. Quelle sorte de femme est madame Fisher. Nerveuse, émotive, sensible ?

– Beaucoup. Un rien la fait pleurer...

– Elle est très sensible, hein ?

– Oui. Une fois, elle a perdu connaissance ici, parce qu'elle a vu tuer un chien devant le magasin... Un chien qui s'est fait tuer par une auto...

– Bon, bon, bon... Et vous dites qu'elle vient ici souvent ?

– Oui.

– Toujours à la même heure ?

– Oui, vers sept heures du soir...

– Elle y est longtemps ?

– Environ une heure...

Guy regarda la jeune fille, et devint soudain très sérieux...

– Écoutez, mademoiselle, je comprends votre sympathie à l'égard de madame Fisher. Vous semblez l'aimer beaucoup... cela vous regarde.. Mais je tiens à vous dire ceci. Madame Fisher semble être mêlée à une affaire très grave. Je suis de la police... voici mon identification...

Il montra sa carte, son insigne...

– Si madame Fisher apprend que nous sommes intéressés à elle, tout sera ruiné, et l’information ne peut venir d’autre source que de vous... Vous serez donc jugée comme complice de cette femme, et vous écoperez d’un terme en prison pour avoir trop parlé... Vous avez donc le choix entre avertir votre amie, ou faire de la prison...

La jeune serveuse, la main à la bouche, n’en croyait pas ses oreilles.

– La prison...

– Oui. Alors il vaut mieux que vous gardiez le silence... Nous allons revenir, ce soir, pour identifier cette femme. Vous nous cacherez dans l’arrière-magasin, et si vous lui dites un mot qui la fasse filer, je vous fais coffrer séance tenante... Vous êtes avertie...

Il sortit et se rendit aux quartiers-généraux de la police...

En chemin il vérifia l’heure...

Il était cinq heures...

Le meurtre avait eu lieu à trois heures, et, deux heures plus tard, Guy possédait un indice assez



sérieux pour qu'il puisse en causer avec Théo  
Belœil...

## VI

Aux quartiers-généraux, Théo Belœil marchait de long en large dans son bureau.

Nerveux.

Découragé...

Il bondit quand Guy Verchères ouvrit la porte...

Mais il se ressaisit quand il vit que c'était l'as des détectives amateurs.

– Ah, c'est toi... Quoi de nouveau ?

– Beaucoup, mon vieux Belœil... beaucoup...

Il relata les incidents de l'après-midi...

Parla de la femme Fisher...

De l'homme au téléphone...

Des renseignements tirés de la petite serveuse...

Il parla aussi du voyage qu'il projetait de faire à Saint-Albert...

Tout à coup, Belœil leva la main...

– Une minute, Guy, moi je ne comprends rien... Va plus doucement... Comment... qui... enfin, que... où veux-tu en venir ?

Guy riait.

– Tu ne comprends pas, Belœil ?... Mais voyons, réfléchis un peu, apporte un peu de mathématique, de psychologie, de physique appliquée et de simple bon sens à tes réflexions, tu vas voir comme tout va devenir clair dans ton idée...

Belœil se mâchait la lèvre, se plissait le front, se concentrait pour essayer de trouver...

Il passa comme ça cinq minutes...

Tout à coup il se frappa le front...

– Oui, oui, oui, je vois... je vois... La femme Fisher marche tranquillement, c'est une femme émotive, la bouteille d'eau, l'homme qui court en criant, l'homme au téléphone... oui, oui, je vois... je vois... Formidable, mon vieux, pour la

première fois nous sommes sur une piste certaine... pour la première fois nous avons un espoir...

Il était devenu bouillant d'activité...

Il marchait encore de long en large, mais cette fois son pas était décidé, et il était déterminé.

– Alors tu veux aller à Saint-Albert ?

– Oui, mais il y a autre chose avant...

– Quoi donc ?

– Nous allons ensemble à un petit restaurant, où la femme Fisher va tous les soirs à sept heures. Tu vas envoyer un de tes hommes quérir ce petit garçon qui a rempli la bouteille d'eau de la femme Fisher...

– Mais comment sais-tu que c'est la même femme ?

– Je ne le sais pas, et c'est justement pourquoi j'ai besoin de la faire identifier. Alors je veux le garçonnet et sa mère... Tu as leurs noms et adresse...

– Oui.

– Alors envoie-les chercher pour qu’ils soient au restaurant à sept heures, entrée de l’arrière.

– Oui.

– Je veux un cordon aussi, un cordon de policiers autour de la maison de madame Leblanc, où vit la femme Fisher.

– Certainement...

– Au moins deux de ces hommes devraient être en mesure de reconnaître la femme, grâce à l’identification que nous allons leur fournir à sept heures. Qu’ils soient donc avec nous.

– Oui. Et toi, où vas-tu ?

Verchères se dirigeait en effet vers la porte.

– Moi ? Je vais vérifier une autre partie de cette piste...

– Ah ?

– Je vous rejoindrai tous à l’arrière du restaurant, à sept heures...

– Entendu.

Verchères sortit, et se rendit au poste de police numéro 13. C’est là qu’était stationné le policier

que Verchères avait chargé de suivre l'homme mystérieux qui avait fourni, par son téléphone la pierre de base sur laquelle échafauder une piste, et plus tard une preuve...

Le policier était au poste.

– Alors ? demanda Verchères, et notre homme ?

– J'ai son nom, son adresse, son numéro de téléphone, son emploi, sa place d'origine, son âge, son état marital... et ce n'est pas tout... je connais très bien les heures qu'il maintient d'habitude...

Verchères laissa échapper un long sifflement.

– Diable ! Tu vas vite en affaire, mon ami ?

Le policier eut un sourire modeste...

– Je fais mon possible, monsieur Verchères...

En son for intérieur, Guy se promit de recommander cet homme à Belœil. Il montrait assez d'initiative pour être de l'escouade des homicides...

– Donne-moi les détails...

– Il se nomme Alphonse Giard, il demeure à 6435 rue du Lion, il a quarante ans, il travaille aux usines de la Federal Steel, en qualité de directeur du personnel.

Guy prenait les détails en note.

– Il est célibataire, et n'est arrivé à Métropole que depuis quatre ans. Alphonse Giard est originaire de Saint-Albert...

Guy sursauta.

– Quoi ?

– Il est originaire de Saint-Albert... Il commence la matin à dix heures, et finit sa journée vers six heures. Il mange au restaurant non loin de sa maison de pension, puis il va chercher le journal. Il revient à la maison et lit le journal. Vers huit heures, il part, et ne revient qu'à minuit, tous les soirs.

– Où va-t-il ?

– Ah, je ne sais pas... Je vais le suivre ce soir...

– Comment se fait-il qu'il ne travaille pas aujourd'hui ?

– Dans le moment, il termine son congé annuel.

– Ah ? Et depuis combien de temps dure ce congé ?

– Depuis un mois.

Guy Verchères se plissa les lèvres.

Les crimes de la Terreur Rouge, commis à toute heure, duraient depuis un peu moins d'un mois...

– Continuez à le suivre, donnez-moi un rapport de tout ce qu'il fera. Même la chose qui peut vous paraître la plus insignifiante a de l'importance à mes yeux...

Il quitta le policier, confiant que celui-ci saurait bien remplir son devoir.

Plus que jamais il devenait impératif d'aller quérir, à Saint-Albert, des renseignements plus précis sur Alphonse Giard et la femme Fisher...

Verchères ne pouvait nier qu'il était bien content de lui-même...

Les choses s'arrangeaient.



Bientôt, il pouvait espérer mettre la main sur celui... ou celle qui était, la Terreur Rouge...

Métropole pourrait dormir en paix...

Nul n'attenterait plus à ses jours...

Du moins nul sadique frappant sans discernement, n'importe où et n'importe quand...

Il regarda sa montre.

Sept heures moins le quart...

Tout juste le temps de se rendre au restaurant, et d'identifier positivement la femme Fisher comme étant celle qui était à l'entrée du tunnel au moment du crime...

Il héla un taxi.

– En vitesse...

Il jeta l'adresse au chauffeur.

Celui-ci, trop content d'avoir un client pressé, se lança à toute vitesse dans la circulation la plus dense.

Il tricotait et accélérât, freinait brusquement, allait comme tous les diables subitement projetés dans l'eau bénite...

Il évitait d'autres taxis, des tramways, des voitures.

Il passait à un cheveu avant le changement de signaux...

Il frisait ci et frôlait ça...

C'était de quoi rendre nerveux le plus brave.

Moins de dix minutes plus tard, le taxi stoppait, non pas à l'arrière du restaurant de la rue Juliette, mais à l'avant.

Guy Verchères en descendit.

Paya son écot et entra.

La jeune serveuse était pâle, debout derrière le comptoir, les mains tremblantes.

– Elle n'est pas venue, lui demanda Guy ?

– Non.

– Vous en êtes certaine ?

Il y avait toujours la possibilité que la jeune fille trahisse le secret...

Mais elle secoua la tête.

– Je vous jure qu'elle n'est pas venue...

– Bon...

Il s’avança vers l’arrière du magasin...

– Y a-t-il quelqu’un en arrière ?

La jeune fille hocha la tête...

– Il y a une automobile dans la ruelle... Est-ce que ce sont vos gens ?

– Oui.

Il se dirigea vers l’arrière-magasin.

– Je vais les faire entrer, ils se cacheront derrière la portière, moi aussi d’ailleurs, quand la femme Fisher entrera, nous l’observerons, et ensuite nous quitterons silencieusement le magasin...

– C’est tout ?

– Oui.

Elle soupira, comme soulagée...

– Bon.

Guy ouvrit la porte arrière et fit signe à Théo Belœil, assis dans l’auto. Le policier descendit. Deux de ses hommes avec lui, la femme et le

garçonnet qui pouvaient identifier l'inconnue du parc...

Le groupe entra sur la pointe des pieds et alla se placer derrière la portière séparant l'avant du magasin de l'arrière...

Guy Verchères leur donna ses indications à voix basse, puis il souleva la portière.

Mais l'inconnue n'était pas là...

Ils durent attendre une demi-heure.

Des clients vinrent.

Toutes sortes de clients...

Mais la femme ne venait toujours pas.

Comme Guy commençait à s'inquiéter de ce retard inaccoutumé, s'il fallait se fier aux dires de la serveuse, la femme Fisher entra.

Immédiatement le garçonnet, qui épiait derrière la portière, poussa une exclamation aussitôt étouffée, et qui ne fut pas entendue à l'avant...

– C'est elle !

Sa mère fit signe à Verchères que c'était bien

elle en effet...

La femme Fisher, suspecte d'être mêlée au drame de la Terreur Rouge, était la même femme qui avait fait emplir une bouteille d'eau...

Et qui avait marché tranquillement...

Bouteille d'eau...

Marche calme...

Facilité de savoir ce qui se passe...

Tout était contre elle...

Restait à savoir ce que Saint-Albert aurait à apprendre.

Guy donna des instructions à voix basse.

– Théo Belœil, tu vas faire suivre cette femme pas à pas par les deux policiers ici... Laisse le cordon autour de sa maison... Moi, je m'en vais...

– À Saint-Albert ?

– Oui, je serai de retour demain matin...

– Entendu, je vais t'attendre impatiemment...

Guy les quitta.

Il prit un taxi et se fit mener chez lui.

Là, il sortit du garage la puissante routière qui y dormait.

Il n'aimait pas à s'en servir à la ville, trouvant les taxis tout aussi rapides, et moins encombrants à parquer.

Et à huit heures, il filait déjà vers Saint-Albert.

Le village était à vingt-cinq milles à peine de Montréal, et il comptait bien y arriver pour neuf heures...

Et il y arriva.

À neuf heures il entra dans le village, une paisible et tranquille petite place sur le bord d'un lac.

Une cinquantaine de maisons, une église coquette, des arbres, du vert, des gazons frais...

Guy se dirigea vers un des restaurants dont il reconnaissait les affiches...

Il commanda une liqueur douce, et à brûle-pourpoint, demanda au propriétaire :

– Connaissez-vous madame Thomas Fisher ?

Le restaurateur dévisagea quelques instants

Guy Verchères, puis, se penchant prestement, saisit un revolver sous le comptoir qu'il braqua sur Guy.

– Qu'est-ce que vous voulez, vous ? Que nous voulez-vous avec cette Léona Fisher ?

## VII

Guy sourit.

Léona Fisher n'était pas aimée ici...

– Qu'est-ce qui se passe, monsieur, Léona Fisher est-elle votre ennemie ?

Le restaurateur regardait Guy soupçonneusement...

– Qui êtes-vous, monsieur ?

– Je suis de la police.

Guy montra son insigne.

Immédiatement l'homme déposa son arme.

– Excusez-moi, je croyais que vous étiez un ami de cette femme.

– Est-elle donc si terrible ?

– Pire que ça... vous ne pourrez jamais savoir...



– Expliquez-vous... que voulez-vous dire ?  
Elle a demeuré ici, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur. Justement dans la maison voisine...

– Depuis combien de temps est-elle partie ?

– Il y a quatre ans...

– Connaissez-vous Alphonse Giard ?

– Celui-là, c'en est un autre... Lui et la Léona Fisher, ils ont fait du mal dans nos parages...

– Racontez-moi ça...

L'homme s'essuya les mains sur son tablier.

– D'abord, pourquoi vous informez-vous au sujet de Léona Fisher ?

– Nous la soupçonnons de quelque chose, et nous cherchons simplement à voir si nos soupçons sont fondés...

– Si c'est pour Thomas Fisher, je pense que vous vous trompez pas...

– Thomas Fisher ? Son mari ?

– Oui... Mais tiens, j'vas vous raconter ça

depuis le commencement...

– Je vous écoute.

– Léona Fisher, avant de s'appeler Fisher, elle s'appelait Branchaud. Elle restait dans l'autre village, le village voisin. Thomas Fisher, son futur mari, il restait ici. Un nom anglais, mais un bon canayen comme nous autres.

– Ah ?

– Il a connu Léona, et puis il se sont mariés... Pas longtemps après, mon chien s'est fait étrangler...

– Tiens...

– Oui, et puis ça, je m'en souviendrai longtemps. Aussi longtemps que je vais me souvenir de l'arrivée d'Alphonse Giard. Il était arrivé de la veille. Il est venu ici me demander à crédit, et puis j'ai refusé... C'est là qu'il m'a menacé de mort...

– Ah ?

– Oui. Puis le lendemain matin, j'ai trouvé mon chien qui avait la gorge tranchée à coups de couteau... Une vraie boucherie...

– Vous avez soupçonné Giard ?

– Oui.

– L’avez-vous fait arrêter ?

– Non. Ma femme a pas voulu.

– Et puis ensuite ?

– Pas longtemps après ça, Giard s’est mis à être ami avec Léona. Pas une amitié ordinaire, mais le grand amour. Ils étaient toujours ensemble, ils se tenaient par la main, Alphonse veillait là les soirs que Thomas n’y était pas... Une vraie belle affaire...

– Et Thomas Fisher ?

– Il disait rien. Il a toujours été trop bon pour cette femme-là...

– Est-ce vrai qu’il buvait ?

– Il s’est mis à boire le jour où il a tout découvert...

– La liaison de sa femme avec Giard ?

– Oh non, pire que ça...

– Ah ?

– Oui. Quand il a découvert que Giard et sa femme égorgeaient des animaux...

– Hein, quoi ?

– Oui, ça paraît incroyable, mais c'est vrai. Giard et puis Léona Fisher allaient se promener sur le chemin, et puis, tout à coup, Léona partait, puis elle sautait une clôture et elle égorgeait un veau ou une vache, ou un cheval en pâturage...

– Mais pourquoi ?

– On l'a jamais su. Il y avait une vraie épidémie de bêtes qui se laissaient tuer. Plus tard on a découvert qu'Alphonse Giard et puis la femme Léona Fisher les tuaient.

– Mais qu'est-ce que vous avez fait, alors ?

– Que voulez-vous faire ? Thomas Fisher était notre ami, on a laissé faire, mais on lui a raconté ça, et il a défendu à sa femme de sortir sans lui...

– Et il s'est mis à boire ?

– Oui, à boire comme un vrai forcené...

– C'est là que Léona Fisher l'a quitté ?

– Oui. Il est parti sur une « brosse » de

plusieurs jours, ii n'est pas revenu, alors Léona a fait encan des biens, et elle est partie...

– Il n'est jamais revenu ?

– Non.

– Y croyez-vous à cette histoire de « brosse » ?

Le restaurateur hocha la tête...

– Ça peut être vrai... J'ai mon idée que c'est pas vrai...

– Que serait-il arrivé à Fisher ?

Le restaurateur cria :

– La même chose qu'aux veaux et aux vaches, la même chose qu'à mon chien...

– Étranglé, puis égorgé, dit Guy Verchères d'une voix sourde...

– Oui...

Il n'en revenait pas... l'affaire s'annonçait de plus en plus belle... belle...

– Vous dites que la femme Fisher demeurait chez le voisin ?

– Oui, juste ici, vous voyez la maison jaune ?

– Oui.

– C'est là.

– À qui appartient cette maison ?

– À moi.

– Ah, à vous ?

– Oui.

– Y a-t-il un locataire dedans ?

– Non. Mes locataires viennent de partir, et j'attends les nouveaux la semaine prochaine.

– Donc la maison est vide ?

– La maison est vide.

Guy réfléchit un moment.

– Écoutez, monsieur... monsieur ?

– Moreau, Joseph-Victor Moreau...

– Écoutez, est-ce que je pourrais avoir trois hommes en vitesse...

– Des journalistes habitués à l'effort, c'est pour creuser...

– C’est pas mal difficile, mais je pourrais en trouver plus facilement si je savais combien vous payez...

– Je paierai deux dollars de l’heure. C’est cher, mais je crois que peu refuseraient une telle aubaine...

– Entendu, je vais qu’en occuper...

Le restaurateur se dirigeait vers le téléphone, quand Verchères le rappela...

– J’oubliais le principal. J’oubliais de vous demander la permission de creuser dans votre cave...

Le restaurateur ne parut pas surpris...

– Dans ma cave ? Certainement... vous voulez dire la cave de madame Fisher ? Autrefois...

– Oui...

– Certainement... Je vais vous trouver des hommes. À deux piastres de l’heure, ce sera facile... Vous en voulez trois ?

– Oui, ça sera plus vite...

– Très bien...

En dix minutes, l'affaire était organisée.

Trois hommes étaient rendus au restaurant, on avait des pelles, des pics.

Et une demi-heure plus tard, dans la cave sombre, éclairée par une seule ampoule électrique, les fouilles commençaient.

Ce ne fut pas long.

Moins d'une heure plus tard, un des hommes cria...

– J'ai trouvé quelque chose... Cette chose était un ossement. Un tibia bien conservé.

Et une fouille plus complète mit à jour un squelette complet...

Un squelette d'homme...

Le restaurateur cria...

– C'est Thomas... Je reconnais cette bague...

Une bague en argent, mais rouillée, et sur la bague des initiales qu'on, pouvait encore distinguer.

T. F.



Thomas Fisher...

Guy prit les ossements des épaules, ceux du cou, la tête...

– Aucune erreur possible, dit-il, il a eu la tête tranchée...

– Comme les animaux tués, murmura le restaurateur...

Et Guy ajouta, songeur...

– Comme les victimes de La Terreur Rouge, à Métropole...

Il se tourna vers le restaurateur de Saint-Albert.

– Dites-moi, est-ce qu'Alphonse Giard tuait des animaux, lui aussi ?

– Non. Il aidait Léona Fisher, mais jamais on n'a eu connaissance qu'il avait tué de ses mains...

– Mais pourquoi ? Pourquoi lui aider ? Je puis comprendre qu'elle soit une sadique... mais pourquoi lui aider ?...

– Je vais vous le dire, pourquoi. Giard est un avare. Il ramasse tous ses sous... et chaque fois

qu'il aidait Léona Fisher, elle le payait...

– Elle est donc riche ?

– Oui. Elle a beaucoup hérité de sa famille...  
Aujourd'hui, elle a en plus l'héritage de Thomas,  
qui valait une centaine de mille dollars...

– Bon, je vous remercie...

Guy paya les hommes, dédommagea le restaurateur, puis il fit mettre les ossements dans une boîte de carton, qu'il porta lui-même à sa voiture.

Avant de partir, il demanda aux quatre témoins de la découverte :

– Vous seriez prêts à témoigner de ces choses, en cour ?

– Certainement.

– Fort bien, nous vous avertirons...

Puis il quitta Saint-Albert pour retourner à Métropole...

## VIII

Il était-minuit quand il revint.

Belœil était encore à son bureau, attendant en fumant un cigare.

– Tu n’es pas couché, Théo ? lui demanda Guy Verchères...

– Non. Je me suis dit que si tu revenais assez tôt, tu arrêteras ici avant d’aller chez vous, alors je t’ai attendu...

– Moi aussi j’ai pensé que tu attendrais ici...

– Puis, quelle sorte de voyage ?

– Un bon voyage.

– Tu as du nouveau ?

– Ah, pour ça, oui. Beaucoup de nouveau.

Belœil se leva.

– Des preuves ?

– Beaucoup de preuves... Tu vas me faire arrêter immédiatement madame Fisher et l'amener ici, en vitesse.

– Bon. C'est tout ?

– Je vais m'occuper du reste.

Belœil sortit, pour aller prévenir la radio-patrouille d'alerter le cordon autour de 235 rue Juliette.

Verchères, de son côté, téléphona au poste numéro 13.

– Je veux parler à l'agent 2346.

– Un moment.

Quelques secondes plus tard, l'agent répondait.

– Agent 2346 ? Ici, Guy Verchères...

– Oui monsieur.

– L'oiseau est au nid ?

– Oui.

– Il dort ?

– Je le crois, oui.

– Alors faites-vous signer un mandat par votre lieutenant, et allez me le chercher immédiatement pour l’amener aux quartiers-généraux. Je vais faire envoyer un ordre écrit sur le télétype.

– Très bien.

– Je le veux ici dans une heure au plus.

– Bien, monsieur.

Il raccrocha et se rendit au bureau des télétypes.

– Envoyez un ordre au numéro 13. comme quoi il faut arrêter Alphonse Giard, domicilié à...

Et Verchères donna des détails...

– C’est un « pick-up », conclut-il, un mandat d’amener pour interrogatoire...

Puis Guy regagna le bureau de Belœil.

Le chef de l’escouade des homicides attendait...

– Tout est prêt. Guy, on va amener madame Fisher d’ici une heure...

– De mon côté je fais amener Giard...

– Bon, et tu crois que nous...

– Je crois, Théo, que nous touchons au but...

– Tant mieux. Tu n’as pas vu les journaux de ce soir ?

– Non.

– Regarde.

Belœil tendit une liasse de journaux à Guy. Le premier contenait ,en troisième page, une énorme manchette...

On décrivait le meurtre du jour.

On parlait de la Terreur Rouge...

Mais ce qu’on disait surtout, c’était sur la police.

Belœil se faisait accuser d’incompétence. On le traitait d’ignorant, de mauvais policier, de lâcheur, de paresseux, enfin de tout ce qui peut être dit à un homme.

Un des journaux allait plus loin.

À l’aide d’insinuations cauteleuses, de sous-entendus, de points d’interrogation, et autres méthodes du métier pour s’éviter la libelle

diffamatoire, on prétendait que la police devait trouver son gain à garder les yeux fermés sur de tels crimes et à laisser aller le criminel...

Celui-ci ne serait-il pas un haut placé ?

Un ministre ?

Un député ?

Un des chefs de la police...

Et la calomnie allait bon train, d'une feuille à l'autre...

Guy Verchères jeta les journaux sur le pupitre...

– Ils ne chanteront pas la même chanson demain...

– Tu crois ?

– J'en suis certain.

– Tu es donc bien sûr d'avoir solutionné le problème...

– J'en suis positif...

– Tu sais qui est la Terreur Rouge ?

– Oui.

– Voilà un homme qui va danser longtemps au bout de la corde...

– Ce n'est pas un homme, c'est une femme...

– Non !... Madame Fisher ?

– Peut-être... Je vais tenter de la démasquer tout à l'heure...

Belœil se frotta les mains...

– J'ai bien hâte de lui mettre la main au collet, celle-là...

– Patience, mon vieux Belœil, ça ne sera pas long... Cigarettes ?

Il tendit son étui...

Belœil en prit une...

À ce moment, la porte s'ouvrit et madame Fisher entra... Elle n'eut même pas le temps de parler que Belœil marchait vers elle...

Mais il y avait une satisfaction dans sa voix qui n'était pas seulement le contentement de la voir, comme le contentement de voir la cause enfin tirant à sa fin...

Il lui indiqua un siège.



– Asseyez-vous ici, monsieur Guy Verchères aurait quelques mots à vous dire.

La femme, l'air complètement perdu, s'assit.

Elle regardait autour d'elle, ne semblant rien comprendre.

C'était une femme d'une quarantaine d'années environ, elle portait un chic tailleur, et avait, sur le visage et dans les yeux, une distinction qui en imposait.

Elle regarda Belœil du haut de sa grandeur...

– Je ne comprends pas, que signifie cet outrage, pourquoi m'avez-vous réveillée en pleine nuit pour m'amener ici... Où suis-je et qui êtes-vous ?

Belœil se présenta.

– Je suis Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides, et voici monsieur Guy Verchères, un investigateur spécial...

– Mais, que me voulez-vous...

La porte s'ouvrit, et Guy Verchères, le visage grave, dit à la femme Fisher :

– Voilà ce que nous vous voulons...

Il montrait Alphonse Giard qui entrait, mené par le bras par le policier qui le suivait depuis l'après-midi...

– Voilà ce que nous vous voulons...

Léona Fisher devint pâle comme la mort.

Elle regardait Giard, et elle regardait Verchères, ses épaules se courbaient, elle devenait comme un bête traquée, acculée au mur...

Alphonse Giard la regardait fixement...

Verchères murmura, mais d'une voix qui sembla emplir la pièce...

– La Terreur Rouge, la femme-panthère est enfin prise au piège.

Mais soudain Léona Fisher retrouva son sang-froid.

Elle se leva.

– Je ne comprends rien du tout, et j'exige des explications, sinon je retourne immédiatement chez moi...

– Vous en aurez, madame, répondit sobrement  
Guy Verchères, et ces explications ne vous feront  
certainement pas plaisir...

## IX

La femme se rassit, toisant Guy de son regard hautain.

Elle avait une beauté mûre, en pleine force, et il y avait derrière ses prunelles, comme une lueur...

Elle se mouvait avec une coordination de tous les muscles...

La femme-panthère, pensa Guy, qui attaque et désire avant tout voir le sang de ses victimes couler.

Guy Verchères se tourna vers Alphonse Giard.

– Vous voyez, monsieur Giard, comme il faut parfois se méfier de soi-même... Dans votre témoignage après le meurtre cet après-midi, vous avez trop voulu m'aider... faire semblant de m'aider... Il eut mieux valu que vous disparaissiez, le crime commis...

Giard était nerveux.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

– Non ? Écoutez-moi bien...

Alors Guy commença le récital qui allait inculper et la femme et Alphonse Giard.

– Il y a quelques années, Alphonse Giard, vous êtes allé demeurer à Saint-Albert. Je ne sais pourquoi, du moins je n'en connais rien officiellement. Mais je serais prêt à supposer que vous connaissiez déjà Léona Fisher et que vous alliez la retrouver.

« Quoiqu'il en soit, vous êtes arrivé à Saint-Albert et vous avez immédiatement commencé, avec la femme Léona Fisher, des crimes en somme anodins, mais qui indiquaient, chez cette femme, un esprit sadique. Vous lui avez aidé. Pourquoi ? Par cupidité. Elle vous donnait de l'argent chaque fois qu'elle tuait un animal pour le plaisir de voir couler le sang... »

« La femme-panthère était généreuse, elle vous aimait, elle avait confiance en vous, et vous en avez profité. Vous l'avez encouragée à ce vice

terrible du sadisme. Puis elle a tué son mari. »

Léona Fisher bondit.

– C'est faux !...

Guy montra la boîte de carton sous le pupitre de Belœil.

– Voici ses ossements. Ils ont été identifiés par une bague qu'un homme de Saint-Albert a immédiatement reconnue. Les ossements étaient enterrés dans la cave de la maison que vous habitiez à Saint-Albert. De plus, votre mari a été tué de la même façon que les animaux de Saint-Albert étaient tués, et de la même façon que les victimes de la Terreur Rouge étaient tuées, à Métropole... »

Guy cessa de regarder la femme, maintenant affalée sur sa chaise, muette et confondue.

Il regarda Giard.

– Il est encore temps, monsieur Giard, de tout avouer et de bénéficier ainsi de la clémence que le jury pourrait bien vous accorder. Nous avons toutes les preuves possibles que Léona Fisher est coupable de tous les crimes récents, et nous

savons aussi que vous lui avez aidé, d'autant plus que vous êtes en congé annuel depuis un mois... »

Giard, aux abois, regardait partout, comme une bête traquée qui cherche à sauver sa peau...

Tout à coup, il fut comme un ballon dégonflé.

Il sembla s'abattre sur son siège, il devint petit, mou...

– Oui, c'est vrai, j'avoue. Léona Fisher a tué tous ces gens, et je lui ai aidé...

La femme eut beau crier que Giard mentait, elle eut beau l'accuser de vouloir l'impliquer pour sauver sa peau, il n'en fit pas moins une confession écrite qu'il signa ensuite....

On les amena.

Quand ils furent partis, Belœil, qui regardait Guy Verchères d'un œil admirateur depuis tantôt s'empressa de demander :

– Eh ben, mon vieux, tu vas maintenant me dire comment tu as fait...

– Mais tu ne comprends pas encore, Théo ?

– Je suis candide, je t'avoue que non. Quand je

t'ai dit que je comprenais, cet après-midi, je mentais. Je ne comprenais rien du tout à cette histoire de femme qui marche lentement, et de bouteille de bière vide que l'on remplit d'eau...

Guy secoua la tête.

– C'est tellement simple... Écoute-moi bien. Je t'ai dit qu'un homme avait vu entrer la victime à une extrémité du tunnel, et n'avait vu entrer personne après lui excepté un homme qui est ressorti aussitôt en courant et en criant qu'un cadavre était là, sanglant...

– Oui.

– Vois le raisonnement. Quand cet homme est entré, il fallait deux choses l'une : ou le meurtrier était encore dans le tunnel, ou la victime n'était pas encore morte... J'étais prêt à croire que le meurtrier, tapis dans le tunnel, était encore là, n'avait été qu'une femme est entrée dans ce même tunnel, quelques instants après que le découvreur du cadavre soit entrée. Or, j'ai des témoignages qui me prouvent que cette femme est sortie du tunnel, à la faveur des cris du découvreur, et qu'elle marchait tranquillement...



comprends-tu, Théo ?

– Non.

– Si cette femme n’était pas la meurtrière, elle aurait couru, parce qu’elle aussi aurait vu le cadavre. Elle aurait couru, elle se serait mêlée à la foule, elle se serait évanouie, enfin tout... Non, elle est sortie tranquillement, marchant d’un pas calme... Immédiatement j’avais mon soupçon...

– Je comprends, maintenant, s’exclama Belœil...

– Ensuite, il y avait la question de la bouteille d’eau... Cela immédiatement pointait vers cette femme vêtue de gris...

– Mais pourquoi ?

– Parce que, Théo Belœil, l’eau froide fait disparaître comme par magie les taches de sang frais.

– Ah !

– Oui. Et voilà pourquoi elle avait cette bouteille... Elle a tué l’homme, puis elle a lavé les quelques éclaboussures de sang sur son costume. Pendant ce temps, le « découvreur » du cadavre,

Alphonse Giard, sortait en criant, permettant ainsi à la femme de s'échapper tranquillement, et enlevant les soupçons de sur lui-même...

– Tu es formidable, mon vieux...

– Mais non. C'était simple. Ensuite, quand je me suis aperçu qu'une seule alternative était possible, c'est-à-dire la femme criminelle et Giard complice, j'ai fait sentir à celui-ci que je découvrais quelque chose dans cette affaire de la bouteille d'eau et de la marche calme. Je savais ce qu'il ferait, et il l'a fait...

– Quoi donc ?

– Il est sorti du tunnel, et il a téléphoné immédiatement à la femme Fisher...

– Et toi ?

– Moi ? j'étais dans le restaurant où il a téléphoné... J'ai vérifié le numéro signalé, grâce à notre copain Raoul, de la compagnie de téléphone... C'était celui de la femme Fisher...

– Et à Saint-Albert, comment as-tu pu découvrir ces ossements ?

– Une intuition pure et simple. Comme Giard

et Léona Fisher originaient de la même place, j'ai cru bon aller fouiller un peu dans la maison où ils demeuraient... Là-bas, l'enquête s'est menée toute seule. Le voisin de Léona Fisher avait encore une terrible dent contre elle à cause d'un chien qu'elle aurait étranglé... alors il m'a raconté bien des choses...

– Sur elle ?

– Oui, et sur Giard, sur leur vie à tous deux avant le départ pour Métropole et la disparition de Fisher..

– On se doutait d'un meurtre là-bas ?

– On s'en doutait sans s'en douter... On croyait à la disparition, mais on supposait quelque chose de louche...

Guy alluma une cigarette.

– Et voilà, nous n'avons que des suppositions, et nous avons des preuves. Les circonstances, peut-être, mais suffisamment de preuves pour que l'opinion publique se charge d'influencer le verdict des jurés...

– N'empêche que sans toi, dit Belœil...

– Tu en serais venu aux mêmes conclusions, lui assura Guy...

– Je ne crois pas. J'étais tellement ahuri...

– Par la réaction du public ?

– Oui.

– Tu n'avais qu'à pas t'en occuper, et continuer ton enquête...

– Pourtant nous faisons notre possible...

– Peut-être, mais vous essayiez trop de découvrir un criminel de profession. C'était une sadique, une folle, alors il ne pouvait être question que ses empreintes, par exemple, soient en filières. Alors pourquoi chercher des empreintes ? Et une arme ? Et des pistes ?

« Pour ma part, je me suis relevé debout, au lieu de me pencher sur le cadavre, et j'ai essayé de reconstituer les événements immédiatement avant le crime, la position des gens, leur démarche, leurs actions... De cela j'ai tiré mes conclusions... J'ai été chanceux... Cette chance-là, tu pouvais l'avoir toi aussi... »



Cet ouvrage est le 573<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.